

# tu n'as que ce sang

de Serge Lamothe

## Prologue

Il y a quelques années, j'ai imaginé qu'il me serait possible de publier les poèmes que l'on va lire sous le pseudonyme de Luc Arbour, un personnage de *La longue portée* et de *La tierce personne*, les deux premiers tomes de ma trilogie romanesque.<sup>1</sup> Une préface, que – dans un souci de transparence aussi extravagant que déplacé – j'envisageais de signer d'un nom responsable, aurait sans doute débuté par ces mots :

*Quelque vingt-cinq ans après leur rédaction, ces poèmes, de même que le nom de leur auteur, demeure inconnu du public. La raison en est simple : Luc Arbour a trouvé la mort en 1979, victime d'une surdose de datura inoxia ; il était âgé de vingt et un ans. Peu de gens peuvent témoigner de ce que fut sa vie, son passage parmi nous ayant été aussi fulgurant que son départ. Nous ignorons tout des motifs qui le poussèrent, une nuit d'avril, à s'administrer une dose mortelle de ce psychotrope encore méconnu à l'époque ; et même si certains de ses amis affirmèrent plus tard qu'il en connaissait bien les effets et mesurait sans doute la gravité de son geste, personne ne saurait affirmer avec certitude qu'il a volontairement mis fin à ses jours.*

Une présentation fictive de ce poète fictif aurait alors suivi, de même qu'un bref historique de la constitution de ce recueil à partir de notes prétendument griffonnées par Arbour sur des cartons d'allumettes ou des bouts de napkins... En conclusion, j'aurais ouvert quelques pistes et tenté d'esquisser une poétique arbourienne :

---

<sup>1</sup> L'Instant même, Québec, 1998, 2000 et 2002.

*Luc Arbour a peut-être vécu dans la stupéfiante fulgurance d'une adolescence qui se prolongeait indûment. Il a peut-être été victime de cette beauté tyrannique, dont parle Valéry. Peut-être a-t-il lu Georges Bataille : Approcher la mort d'aussi prêt qu'on peut l'endurer. Sans défaillir — s'il le faut même en défaillant... et, s'il le faut même en mourant...<sup>2</sup>*

*Car, nous semble s'écrier Arbour des confins de lui-même : « Il n'y a plus rien d'humain ici (rien de ce que nous en connaissons, rien de ce que nous en croyons connaître), et c'est peut-être parce que l'humain commence ici dans sa plénitude, au lieu même où il finit de disparaître et où le sens de sa disparition se révèle enfin dans sa nudité première, qu'il faut mourir ici... »*

À l'heure de mettre ces poèmes sous presse, je réalise que personne n'aurait été dupe de ce subterfuge et que toute cette mise en scène n'aurait eu d'autre effet que d'ajouter à la difficulté, d'accroître la distance entre le poème et celui ou celle qui le reçoit.

Il est vrai qu'il faut s'attendre à voir surgir la parole du poète. Elle doit nous rendre à l'évidence du mystère et nous propulser sur de plus larges orbites. Il faut savoir qu'il y a cette parole-là, savoir qu'elle existe et comprendre qu'elle ne peut pas se dire, qu'on ne peut pas toucher sa vérité, savoir d'où provient sa pulsation, de quelle nuit, ni quelle aberration l'a engendrée. Et dire (le dire à sa place) que le poète est muet, qu'il est aphone, que l'impossibilité de son verbe origine de sa nécessité et que le sens de son drame tient peut-être dans ces quelques mots ; que pour faire son travail dans le ventre du monde, le poète doit jouir d'une liberté absolue, que le sens de son travail n'est rien d'autre que l'exercice de cette liberté et le combat qu'il mène afin de pouvoir continuer à l'exercer.

Bien sûr, les personnages de roman n'écrivent pas de poésie (les romanciers non plus), et le poème ne reconnaît ni ne se plie à aucune des lois de la fiction : un poème fictif ne serait écrit nulle part...

Serge Lamothe, Montréal, 13 juin 2005.

---

<sup>2</sup> BATAILLE, Georges, *Le coupable*, Gallimard, Paris, 1944.

# tu n'as que ce sang

extraits

tu peux la voir s'avancer vers nous,  
sournoise dans sa clarté de brousse  
aux cicatrices resplendissantes

tu peux la voir danser  
sur les braises inassouvies d'un monde enfin recouvert

tu sais l'écho de son chant  
comme un appel aux folles chevauchées de la tribu  
tu la sais douce et tendre et peuplée d'immondices,  
notre Nuit,  
la Nuit du destin

cette Nuit sans fin, tu la connais :  
l'alignement de ses pièges lumineux,  
ses multiples feux,  
le grondement féroce de ses alcools,  
l'exubérance de sa joie,  
son ex-voto.

elle ne recouvre pas la douleur  
elle saigne de toute éternité  
c'est un grand fleuve rouge fuyant sous d'inlassables ponts

il y a en elle  
trop de *ça*  
plus que *ça*

il y a soi

tu dis que voici ton amie,  
que nous aurons pour elle  
de puissants ravissements,  
des charmes élémentaires,  
une infinie patience,  
et que la récompense de sa floraison  
par un matin d'hiver  
sera la rançon de nos égarements

tu dis qu'elle ira comme vont les louves  
et ne reconnaîtra plus rien

sa joie l'empare  
sa joie la perd  
l'extase la recouvre

elle courbe sur nous  
ce feu sans retour  
te laisse pulvérisée

la bombe était en nous déjà  
plantée debout  
soumise à un trouble éclatant  
repue d'une vérité pierreuse et ancestrale

elle s'immobilise à mi-chemin de ta douleur  
ses cuisses achèvent de circonscrire l'espace du doute.

dans ce rêve,  
nous ne rêvons pas.  
le poids de la lumière est incertain devant l'innommable  
et défaillir s'impose  
à moins d'ouvrir les yeux

son travail a commencé

c'est la révolution en marche

et le paisible champ de bataille déserté par la mort

j'ai une épiphanie pour toi,  
une hérésie pour nous,  
une pandémie pour les étoiles  
j'ai trois cailloux de ciel au fond de ma poche  
une arbalète pointée sur le cœur  
deux pommes moins rouges que tes lèvres  
plus vertes que tes mains  
moins savoureuses que ton sexe

j'ai du temps à perdre